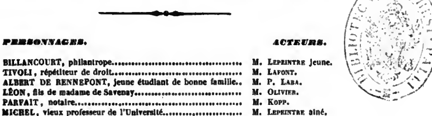
LE

LANSQUENET,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

PAR MM. LOCKROY ET FERDINAND LANGLÉ,

Représentée pour la première fois sur le théâtre des Variétés, le 27 mai 1845.



PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
BILLANCOURT, philantrope	M. LEPEINTRE jeune.
TIVOLI, répétiteur de droit	M. LAFONT.
ALBERT DE RENNEPONT, jeune étudiant de bonne famille.	M. P. LABA.
LÉON, fils de madame de Savenay	M. OLIVIER.
PARFAIT, notaire	M. KOPP.
MICHEL, vieux professeur de l'Université	M. LEPEINTRE aîné.
MADAME DE SAVENAY	Mme JOLIVET.
CÉSARINE, sa fille	Mlle JUDITH.
MADAME PARFAIT	Mme BRESSANT.
ADÈLE, sa nièce	Mlle VALANCE.
UN VALET DE CHAMBRE de madame de Savenay	M. CHARRIER.
ARISTIDE, domestique de Billancourt	M. DUBOIS.
INVITÉS.	

La scène se passe à Paris.

: théâtre représente un petit salon. Portes au fond donnant sur un grand salon disposé pour un bal.

SCÈNE I.

Mme DE SAVENAY, CÉSARINE.

CÉSARINE.

jà prête, maman?

Mme DE SAVENAY.

faut-il pas que je veille à ce que tout soit sé comme il faut?

CÉSARINE.

eu! l'agréable chose qu'un bal!

Mme DE SAVENAY.

ur des invités peut-être; mais pour une esse de maison, c'est autre chose.

CÉSARINE.

M. de Billancourt, en sa qualité d'ami de la famille, ne vous a-t-il pas obligeamment offert de se charger de tous les embarras de cette soirée? C'est un bien aimable homme que M. de Billancourt.

Mme DE SAVENAY.

Oui... et heureux en ménage.

CÉSARINE.

C'est ce que disait hier Madame Parfait.

Mme DE SAVENAY.

Ah! madame Parfait disait... (*A part.*) Cela lui sied bien à elle!... ainsi qu'à son pauvre notaire de mari (*Haut.*) Ma chère enfant, n'oublie pas que ton aïeule la grande baronne fût, même

à la cour de Louis-Quinze, un modèle de prudence et de vertu... que ta grand'mère, lorsque feu M. le général comte de Savenay commandait en Illyrie...

CÉSARINE.

Mon Dieu! maman, à quelle occasion me dites-vous tout cela?

Mme SAVENAY.

C'est que te voilà en âge d'être mariée.

CÉSARINE.

Vous croyez?

Mme DE SAVENAY.

Si je ne le pensais pas, je m'épargnerais l'ennui de recevoir et j'irais moins souvent dans le monde qui de jour en jour, je dois le dire, s'encanaille furieusement.

CÉSARINE.

Oui, vous êtes trop bonne et vous vous sacrifiez, je le sais; mais quand on a une enfant raisonnable.... Moi par exemple, pourvu que j'aille de temps en temps en soirée, trois fois par semaine seulement..... comme nous avons fait cet hiver, je n'en demande pas d'avantage.

Mme DE SAVEVAY.

C'est déjà honnête.

CÉSARINE.

Vous croyez qu'il est temps de songer pour moi à un mari? Là-dessus, je n'ai rien à dire, c'est possible, et je m'en rapporte à votre expérience; mais puisque c'est au bal que ça se rencontre plus communément, à ce qu'on dit, il doit s'en trouver chez les autres comme chez soi.

Mme DE SAVENAY.

A la rigueur...

CÉSARINE.

Oh! j'en suis sûre.

Mme DE SAVENAY.

Sûre? toi? Vous verrez que parce qu'elle a été invitée à danser trois ou quatre fois par un jeune homme, qu'au dernier bal nous avons même retrouvé sur notre passage en sortant, elle s'imagine...

CÉSARINE.

Oh! par exemple, maman vous me prêtez des idées... Ce jeune homme s'est rencontré là bien par hasard et fort heureusement pour nous, car, sans lui, nous n'aurions jamais pu avoir de voiture.

Mme DE SAVENAY.

Il est vrai qu'il est le seul qui se soit empressé d'en faire approcher une. Autrefois vingt officiers se seraient précipités...

CÉSARINE.

C'est peut-être un officier?

Mme DE SAVENAY.

Il n'y en a plus..! des avocats à la bonne heure...

CÉSARINE.

Il est avocat?

Mme DE SAVENAY.

Je le suppose, tout le monde l'est.

CÉSARINE.

Ah! vous n'avez pas entendu dire... Est-ce qu'il viendra ce soir?

Mme DE SAVENAY.

Mais je ne le connais pas assez pour l'avoir invité.

CÉSARINE.

C'est comme moi, je ne le connais pas du tout; il ignore mon nom, je ne sais pas le sien.. Tout ce que j'ai remarqué, c'est qu'il a des manières polies, distinguées....

Mme DE SAVENAY.

Ce qui est rare dans notre société bourgeoise.

CÉSARINE.

Et qu'il ne joue pas, ce qui est bien plus rare encore. Au surplus, c'est vous qui m'avez fait observer tout cela.

Mme DE SAVENAY.

Moi! je ne t'en si pas dit un mot.

CÉSARINE.

Ah! maman, je ne l'ai pas inventé, vous l'avez trouvé excessivement distingué et timide.

Mme DE SAVENAY.

Timide?

CÉSARINE.

Il ne m'a pas adressé la parole, même au moment de partir, à la dernière polka. Seulement j'ai remarqué que s'il n'ouvrait pas la bouche, ses yeux n'étaient pas muets pendant la contredanse.

AIR:

A la première ils exprimaient
Votre toilette est accomplie,
A la seconde, ils ajoutaient:
Du bal voici la plus jolie.
Votre époux sera bien heureux
Semblaient-ils dire à la troisième....
Pour ne plus entendre ses yeux
J'ai refusé la quatrième.

Mme DE SAVENAY.

Et c'était très prudent. Ah! ça, il paraît que tu as fait une foule de remarques.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE VALET DE CHAMBRE.

LE VALET DE CHAMBRE, à Mme de Savenay.

On apporte deux tables de lansquenet. Est-ce par les ordres de madame la baronne?

Mme DE SAVENAY.

Nullement : je n'ai pas demandé de tables.

LE VALET DE CHAMBRE.

On se sera trompé d'étage. C'est sans doute pour la pension bourgeoise du quatrième, ou l'on donne aussi une soirée.

Mme DE SAVENAY.

Ah !

LE VALET DE CHAMBRE.

Oui... et ce sera gai, si on en juge par les éclats de rire que l'on entend depuis le diner.

Mme DE SAVENAY, à part.

Facheux voisinage que celui-là. (Haut.) Joseph, on ne jouera que dans le petit salon vert, vous entendez? deux tables de wisth, une de lansquenet, c'est bien assez.

CÉSARINE.

Une seule table de lansquenet ? rien qu'une? Ah çà! maman, vous voulez donc que l'on ne revienne plus ?

Mme DE SAVENAY.

Je veux qu'on ne perde pas d'argent chez moi, ou du moins qu'on en perde peu. Je veux, en attendant qu'on les proscrive tout-à-fait, qu'on laisse peu de place à ces jeux de hasard qui n'ont d'intérêt que par les sommes que l'on y risque. Je veux, puisqu'on a supprimé ces infâmes maisons où l'on venait se ruiner autour d'un tapis vert, que l'on ne souffre rien parmi nous qui les rappelle... Je veux....

CÉSARINE.

Ah! maman, vous allez faire fermer tous nos salons. Joseph, vous mettrez sur le petit guéridon de malachite mes albums, mes pastels..... dans le cas ou quelques personnes se présenteraient de bonne heure.

LE VALET DE CHAMBRE.

Il y a déjà quelqu'un d'arrivé.

Mme DE SAVENAY.

A huit heures?

LE VALET DE CHAMBRE.

Il en était sept quand ce monsieur a sonné; il paraissait tout essoufflé comme quelqu'un de très pressé ; mais quand il a vu que rien n'était prêt, il n'a pas voulu dire son nom pour se faire annoncer, et, je l'ai laissé dans l'antichambre, où il se promène de long en large depuis ce temps-là.

Mme DE SAVENAY.

Vous avez eu tort, faites entrer. (Le valet de chambre sort) Venir au bal à sept heures! Mais j'y deuse, il n'y a qu'un homme capable d'un pareil trait.

CÉSARINE.

Qui donc?

Mme DE SAVENAY.

Le vieil instituteur de ton frère Léon, qui a passé six ans avec nous au château de Savenay... Tu te rappelles?

CÉSARINE.

Ce bon monsieur Michel qui m'avait presqu'appris le latin, et qui se lamentait de ne pouvoir m'enseigner le grec! il est ici? Nous ne l'avons pas vu depuis si long-temps!... Vous l'avez invité?

Mme DE SAVENAY.

Je me souviens à présent qu'il m'avait écrit en faveur d'une pauvre famille d'ouvriers. Je comptais en parler ce soir même à ce malheureux Billancourt, et afin de ne pas l'oublier, j'avais prié M. Michel d'être des nôtres.

CÉSARINE.

Il est ici? Ah! mais c'est une véritable fête pour moi de le retrouver. Je crois le voir encore avec son grand habit noir.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. Michel.

CÉSARINE, voyant son habit.

Il n'en a pas changé.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MICHEL.

Mme DE SAVENAY.

Que d'excuses je vous dois! vous étiez là depuis long-temps.

MICHEL.

Comment donc, Madame la baronne? c'est ma faute... mais je craignais de me faire attendre.

Mme DE SAVENAY.

Oh! à cet égard, rassurez-vous.

MICHEL.

Votre lettre indiquait une soirée, aussi en entrant, ai-je été étonné quand j'ai vu qu'il n'y avait personne, j'ai cru un moment que tout était fini; que j'arrivais le dernier. Je m'aperçois au contraire que, dans mon empressement, je me suis présenté trop tôt.

CÉSARINE, vivement en venant à lui.

Trop tôt? pourquoi donc M. Michel! nous aurons le plaisir de vous garder plus long-temps.

MICHEL, la reconnaissant.

Mademoiselle Césarine!... la peti... Pardon.

CÉSARINE.

Oui, la petite Césarine.

MICHEL.

Qui venait passer avec moi une heure ou deux.

CÉSARINE.

Toutes les fois que son frère se faisait attendre pour ses leçons.

MICHEL.

Ce qui arrivait souvent.

CÉSARINE.

Tous les jours.

MICHEL.

Régulièrement.

CÉSARINE.

Vous souvenez-vous? nous causions grammaire, déclinaisons...

MICHEL.

Participes.

CÉSARINE.

Ça, vous faisait prendre patience.

MICHEL.

Et comme vous compreniez!

CÉSARINE.

Aussi, vous m'aviez mise au latin.

MICHEL.

Mais certainement.... Quel dommage que vous n'ayez pas continué.

Mme DE SAVENAY.

N'est-ce pas?

CÉSARINE.

Vous eussiez fait de moi un bachelier.

MICHEL.

Ès-lettres.

Air de la Vieille.

Vous aviez des moyens uniques!

CÉSARINE.

L'Homond me semblait ravissant!

MICHEL.

De ses préceptes méthodiques
J'ornais votre esprit, mon enfant,

CÉSARINE.

J'aimais les études classiques;

MICHEL.

De vous j'aurais fait un savant,
Car vous mordiez très-bien au rudiment.

CÉSARINE.

Déjà j'étais un très-fort... dix-huitième,

MICHEL.

Comme avec goût elle tournait un thème,

CÉSARINE.

Et j'expliquais aussi bien que vous-même (bis).
Marcus, Titus, Brutus et tous les us
Du-de Viris illustribus.

Ah! que mon frère va être content de vous revoir.

MICHEL.

Vous croyez?.. Où est-il ce cher Léon? (A M. de Savenay.) Pardon... je l'appelle Léon, c'est une vieille habitude, je l'aimais comme mon enfant.

CÉSARINE, avec empressement.

Il va rentrer bientôt.

Mme DE SAVENAY, avec peu d'aigreur.

Nous l'espérons du moins, car je ne l'ai pas vu hier soir.

CÉSARINE.

Ah! vous savez qu'il avait aujourd'hui un dîner d'amis.

Mme DE SAVENAY.

Ce sont précisément ceux-là que je redoute.

MICHEL.

Dame! à son âge, on aime à se réunir entre camarades... ou dîne...

Mme DE SAVENAY.

Oui! et après le dîner on joue.

CÉSARINE.

Ciel!

MICHEL.

Aux échecs. Eh! eh!

Mme DE SAVENAY.

Aux cartes.

MICHEL.

Hein!

Mme DE SAVENAY.

Aux cartes. Ah! ça, mon cher M. Michel, d'où venez-vous?

MICHEL.

Je viens de la rue Mouffetard.

Mme DE SAVENAY.

C'est donc ça. Vous avez l'air d'arriver de l'autre monde. On joue à compromettre quelquefois sa fortune, plus souvent celle de sa famille, à perdre en deux coups un argent qui suffirait...

CÉSARINE, vivement.

A soulager bien des malheureux. Certainement, si on y pensait...

MICHEL.

Oui, mais, Léon...

Mme DE SAVENAY.

Ah! Léon...

CÉSARINE.

En parlant de malheureux, vous avez écrit, je crois, à maman en faveur d'une famille...

MICHEL.

Fort à plaindre... oui, Mademoiselle. (A Mme de Savenay.) Comme ça?.. après dîner?.

CÉSARINE.

Une famille que vous connaissez?

MICHEL.

Je la connais... mon Dieu!.. comme je connais à peu près tous les pauvres de mon quartier... le père est un habile mécanicien. (Se retournant vers Mme de Savenay.) Ah! on joue.

CÉSARINE.

Et il est mort?

MICHEL.

Mort?.. oui: laissant une mère âgée, infirme, et six enfans, dont l'aîné a seize ans.

CÉSARINE.

C'est horrible.

MICHEL.

Mon Dieu, oui, du travail voilà ce que je sollicite pour ces pauvres gens.

CÉSARINE.

Du travail?.. quel malheur que M. de Billancourt ne soit pas des nôtres ce soir, maman avait précisément l'intention de lui recommander... mais une circonstance imprévue...

Mme DE SAVENAY.

Oui: un accident, une contrariété... domestique l'empêchera de venir. Je ne crois pas qu'il ait envie de danser.

MICHEL.

Et ce monsieur eût pu nous être utile?

CÉSARINE.

Lui? bien facilement.

Mme DE SAVENAY.

Il appartient à je ne sais combien de sociétés soi-disant philantropiques.

CÉSARINE.

Dont il est l'inventeur.

MICHEL.

Ah! alors...

Mme DE SAVENAY.

Il est vrai que les malheurs de ce genre ne sont pas ceux dont il s'occupe habituellement.

CÉSARINE.

Non, il s'est consacré à une classe de la société....

Mme DE SAVENAY.

Bien intéressante... celle qui ne vit pas en bonne intelligence avec la justice.

MICHEL.

Les voleurs?

CÉSARINE.

C'est lui qui reçoit ces messieurs à leur entrée: ils les installe, veille à leur bien-être, leur rend visite; bref il ne sort pas de prison.

Mme DE SAVENAY.

Et comme sa femme va peu dans le monde...

CÉSARINE.

Ça lui fait une société.

MICHEL, à part.

Pourvu qu'il ne l'ait pas invitée!

SCÈNE IV.

LES MÊMES BAILLANCOURT.

BILLANCOURT, à la cantonnade.

Le vestiaire dans la pièce au-dessus.

CÉSARINE, avec joie.

C'est lui! vous disiez que nous ne le verrions pas.

Mme DE SAVENAY, à elle-même.

Comment! il vient?..

BILLANCOURT.

Les rafraîchissements, dès qu'il y aura une centaine de personnes. (A Mme de Savenay.) Pardon, mille pardons d'être en retard.

Mme DE SAVENAY.

Comment! vous venez?.. (A part.) Il a le courage de venir... (A mi-voix et à Billancourt.) Dans votre situation?

BILLANCOURT, riant aux éclats.

Je sais tout!

Mme DE SAVENAY.

Moi aussi... Ce n'est pas drôle... pour vous.

BILLANCOURT.

Vous aussi, vous savez?.. C'était un voleur,

Mme DE SAVENAY.

Celui qu'on a trouvé chez vous?

BILLANCOURT.

Chez moi!

Mme DE SAVENAY.

En votre absence!

BILLANCOURT.

Pendant mon voyage,

Mme DE SAVENAY.

Et qu'on a emmené !..

BILLANCOURT.

A la maison de détention de la garde nationale... à ma place... pour n'avoir pas monté ma garde...

Mme DE SAVENAY.

Mais, qui vous a dit...

BILLANCOURT.

Parbleu ! ma femme... qui était là... quand on l'a pris pour moi.

Mme DE SAVENAY.

Votre femme ?... c'est votre (A part.) L'imbécile.

BILLANCOURT.

C'était un voleur... superbe. Je l'ai aperçu de loin, j'ai demandé la permission de le voir. Je dois dire que cette physionomie m'était complétement étrangère ; c'est étonnant : moi qui connais tous les filous de Paris, je n'avais jamais vu celui-ci.

(Il aperçoit Michel et le salue.

MICHEL, qui a entendu les derniers mots.

Qu'est-ce qu'il dit ?

BILLANCOURT, riant aux éclats.

C'était un voleur.

CÉSARINE, s'approchant.

Un voleur ? qui donc ?

Mme DE SAVENAY, imposant silence à Billancourt.

Personne.

BILLANCOURT.

Non, personne. (A Mme de Savenay.) Vous ne voulez pas lui conter... Ah ! ah ! (Appelant son domestique qui est au fond.) Aristide... (Aux dames.) J'ai amené Aristide, j'ai pensé qu'il pourrait se rendre utile. Aristide !..

(Aristide entre, il est en grande livrée moderne, et porte une figure sinistre ; il se tient au fond).

CÉSARINE.

Ah ! quelle figure !

BILLANCOURT, présentant Aristide.

C'est mon domestique de confiance.

CÉSARINE, reculant légèrement.

Il a l'air d'un bien honnête homme.

MICHEL, bas à Césarine.

Vous trouvez ?

BILLANCOURT.

Aristide, vous aiderez aux gens de Mme la baronne.

Mme DE SAVENAY.

C'est inutile.

BILLANCOURT.

Je vous demande pardon ; il ne sera pas de trop. C'est un garçon intelligent, qui a l'œil à tout, qui ne laisse rien traîner. Je lui confierais les clés de ma caisse.

MICHEL, à part.

Je vais cacher celle de ma montre.

BILLANCOURT, à Aristide.

Allez...

(Aristide se dirige vers les appartemens.)

Non pas par là... (Indiquant la gauche.) De ce côté. (Aristide sort.) (Aux dames.) Il n'en sera pas de votre soirée comme de ce grand bal où l'on a fait dernièrement une rafle de tabatières et de bijoux. C'était une opération bien mal adroite ; trois jours après on les avait tous retrouvés.

CÉSARINE.

Les bijoux et les tabatières ?

BILLANCOURT.

Non, ceux qui avaient fait le coup... On ne retrouve jamais que çà.

Mme DE SAVENAY.

Je regrette que vous vous soyiez dérobé pour moi à vos graves occupations.

CÉSARINE.

Moi je m'en applaudis au contraire. La présence de M. de Billancourt sera peut-être utile à quelqu'un.

BILLANCOURT.

En vérité ?.. (Avec satisfaction.) J'ose dire que j'ai déjà rendu quelques services à la société.

Mme DE SAVENAY.

Oui, en vous occupant du bien-être de ceux qu'elle rejette de son sein.

BILLANCOURT.

En les moralisant.

CÉSARINE, en riant.

Je crois, qu'à la longue, çà deviendra une classe bien estimable.

BILLANCOURT.

Tout le fait espérer. Eh ! mon Dieu ! qu'est-ce que le vice ? le résultat des besoins... Il est des gens qui, par leur nature, ont des besoins plus dispendieux que les autres.

MICHEL.

N'est-il pas aussi quelquefois la conséquence de la misère ?

BILLANCOURT.

Encore... faites-moi à chacun de ces gaillards une dizaine de mille livres de rentes, et...

MICHEL.

On ne sait pas tout ce qu'il faut de mérite au pauvre pour rester vertueux.

BILLANCOURT.

Il lui en faut énormément, Monsieur. J'en sais quelque chose, moi qui, dans mes visites à certains ports de mer, n'ai pas affaire, en général, à des capitalistes.

CÉSARINE.

Tout au plus à des gens qui avaient envie de le devenir.

BILLANCOURT.

C'est là leur défaut. Eh bien! il n'en est pas un seul à qui il n'en coûte horriblement pour devenir honnête.

MICHEL.

C'est étonnant.

BILLANCOURT.

C'est étonnant! la preuve, c'est que sur trois cents individus que nous relaxons annuellement... dans les meilleurs principes, il nous en est rentré deux cents quatre-vingt-dix-huit cette année.

Mme DE SAVENAY.

Sur trois cents? c'est joli.

BILLANCOURT.

C'est deux de moins que l'année dernière.

Mme DE SAVENAY.

Voilà un heureux résultat.

CÉSARINE.

Enfin, il y en a toujours deux qui auront profité de vos leçons.

BILLANCOURT.

Probablement. On ne sait pas ce qu'ils sont devenus.

Mme DE SAVENAY.

Ils sont morts?

BILLANCOURT.

Je le crains; mais, pardon, vous disiez tout à l'heure...

CÉSARINE.

Je disais que, grâce à votre position, à votre crédit, il vous serait peut-être possible de venir en aide à de pauvres gens.

BILLANCOURT.

Qui vous sont recommandés?

Mme DE SAVENAY, montrant Michel.

Que Monsieur connaît.

CÉSARINE.

Et si vous pouviez...

BILLANCOURT.

Comment donc... mais le premier devoir de tout cœur vraiment sensible...

Mme DE SAVENAY.

Il s'agit d'une famille.

BILLANCOURT.

Très-bien.

MICHEL.

D'un jeune homme...

CÉSARINE.

De seize ans.

MICHEL.

Digne d'intérêt.

BILLANCOURT.

A-t-il volé?

MICHEL.

Volé! lui? Ah!.. Monsieur!... C'est le garçon le plus loyal, le plus irréprochable...

BILLANCOURT.

Pardon... je vois... oui, il s'agit de tout autre chose, un jeune homme honnête...

CÉSARINE.

C'est cela.

BILLANCOURT.

Laborieux...

MICHEL.

Précisément.

BILLANCOURT.

Rangé... qui s'est toujours bien conduit... qui... Je ne peux rien faire pour lui.

Mme DE SAVENAY.

Qu'est-ce à dire?

MICHEL.

Comment?

BILLANCOURT.

J'en suis désolé, mais vous allez me comprendre. Je m'occupe exclusivement d'améliorer le moral des infortunés qu'une première faute à conduit à une seconde... quelquefois même à une troisième, presque toujours à une quatrième; je n'opère que sur les coupables. La société les châtie: moi, je leur fais oublier sa sévérité et je tâche de les ramener à elle par une foule de petites attentions... Si vous saviez comment ils étaient traités autrefois! pas le moindre égard!... maintenant, grâce à mes soins, ils ont du feu, de bonnes redingotes à la propriétaire, un peu de travail, beaucoup de tabac, du beefsteak deux fois par semaine... Tenez, dans ce moment même, je m'occupe d'une combinaison, pour voir si on ne pourrait pas leur offrir un peu de volaille le dimanche; je suis sûr que ça en ramènerait pas mal à la vertu... surtout ceux qui auraient les blancs!

MICHEL.

Eh! monsieur, je n'en demanderais pas tant pour mes malheureux ouvriers.

BILLANCOURT.

Sans doute, mais qu'est-ce que vous voulez? les miens sont fort intéressans aussi. Il est beau, Monsieur, de voir les gens vicieux redevenir honnêtes.

MICHEL.

Il vaudrait peut-être mieux empêcher les gens honnêtes de devenir vicieux.

BILLANCOURT.

C'est un point de vue nouveau, on ne s'en est pas encore occupé... Mais tout cela nous à entraînés loin du bal, et...

Mme DE SAVENAY.

Voulez-vous que je vous dise? vous êtes fou.

CÉSARINE, à elle-même.

C'est indigne !

LE VALET DE CHAMBRE, annonçant.

M. et Mme Parfait... Mlle Adèle Parfait.

CÉSARINE, bas à Michel.

Tout le monde ici ne ressemble pas à M. de Billancourt, croyez-le.

MICHEL.

Heureusement.

SCÈNE V.

LES MÊMES, M. ET Mme PARFAIT, ADÈLE.

BILLANCOURT, allant à Parfait et lui tendant la main.

Eh ! c'est ce cher notaire !

CÉSARINE, allant vers Adèle.

Adèle !

PARFAIT.

Notaire... Je ne le suis plus... depuis hier.

ADÈLE.

Mon oncle à vendu sa charge.

Mme PARFAIT.

Pour se lancer dans l'industrie.

Mme DE SAVENAY.

En vérité ?

Mme PARFAIT.

Par patriotisme ! Mon mari prétend que tout bon Français doit contribuer à doter son pays de grandes lignes de chemins de fer. En conséquence, il a placé toute sa fortune en actions.

PARFAIT.

Bonnes ou mauvaises, peu m'importe. Il faut donner l'exemple, je prends tout.

Mme DE SAVENAY.

Mais c'est un dévouement....

PARFAIT.

Je prends tout.

BILLANCOURT.

Sauf à garder les bonnes.

PARFAIT.

Et à partager les autres entre mes concitoyens.

BILLANCOURT.

A la bonne heure ! moyennant cent francs de prime ?

PARFAIT.

Bien entendu.

BILLANCOURT.

Ça s'explique.

MICHEL, à part.

Voilà encore un genre de philantropie.

CÉSARINE, à Adèle avec laquelle elle cause.

Oui, une affreuse misère à secourir... six enfans, sans pain.

ADÈLE, naïvement.

Vraiment ? il y a des gens qui n'en ont pas ?

CÉSARINE.

Eh bien ! que dis-tu de mon idée ?

ADÈLE.

Moi ? J'y applaudis. Commencer le bal par une bonne action, ce serait charmant.

CÉSARINE.

Ah ! si maman le voulait.

ADÈLE.

Nous allons lui demander.

(Elles se dirigent vers Mme de Savenay.)

Mme PARFAIT.

Il paraît qu'il y a une seconde soirée dans la maison ?

Mme DE SAVENAY.

En effet.

PARFAIT, pendant que Mme de Savenay remonte la scène avec Césarine et Adèle.

Oui, un bal de jeunes gens. J'ai appris cela d'un homme d'assez triste mine, qui s'est emparé de mon paletot.

BILLANCOURT.

Un homme en livrée ! c'est Aristide.

MICHEL.

Le domestique de monsieur.

BILLANCOURT.

Un joli sujet qui s'est bien formé... (Bas à

Michel.) Quand ce gaillard-là aura concouru pour le prix Monthyon, je me réserve de vous apprendre d'où il vient.

MICHEL.

Je crois que je m'en doute.

BILLANCOURT.

C'est mon homme de confiance.

Mme PARFAIT.

Et, en fait de confiance, vous avez en général la main heureuse...

BILLANCOURT.

Oui, je ne crois pas avoir été jamais trompé.

Mme PARFAIT.

C'est ce que me disait avant-hier Mme de Billancourt... nous en avons même bien ri...

BILLANCOURT, inquiet.

Hein!

Mme PARFAIT.

A propos! c'était donc un voleur?

BILLANCOURT, riant.

Oui. (A Michel.) Figurez-vous, Monsieur, un homme qui s'introduit dans une maison, dans la mienne, rue Cassette, en mon absence...

Mme PARFAIT.

Une maison habitée.

BILLANCOURT.

Ma femme y était.

Mme PARFAIT.

Et comme on venait pour arrêter Monsieur, en vertu d'un jugement du conseil de dicipline..

BILLANCOURT.

Il n'a pas d'autre ressource que de se laisser arrêter sous mon nom, à ma place...

Mme PARFAIT.

En plein jour, à cinq heures du matin!

MICHEL, naïvement.

Il était peut-être là depuis la veille?

PARFAIT, à part.

A l'autre! (Il tousse et fait des signes à Michel qui ne les comprend pas. Billancourt rit aux éclats, Mme Parfait rit avec lui, Parfait finit par en faire autant. Michel s'efforce de rire, mais sans comprendre la cause de cette hilarité.)

CÉSARINE, bas à Mme de Savenay.

Ah! merci, c'est convenu, nous tâcherons que M. Michel ne se doute de rien.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. le général d'Orvilliers, Mme de L'Orny, M. Lambert.

(Mme de Savenay va recevoir au fond: les salons se garnissent de monde.)

CÉSARINE, bas à Parfait.

Il s'agit d'une bonne action, d'une quête...

PARFAIT.

Ah! vraiment. (A part.) Diable! quand les bals commencent comme çà, c'est bien désagréable.

CÉSARINE.

Vous aurez la bonté d'en faire remettre le produit secrètement rue Mouffetard... Adèle vous expliquera tout cela.

MICHEL.

Ah ça! je ne vois pas mon petit Léon.

Mme PARFAIT.

M. Léon? en effet, nous ne l'avons pas encore aperçu.

CÉSARINE, à Billancourt.

Tâchez d'occuper M. Michel.

BILLANCOURT, à Michel.

Il est peut-être déjà dans les salons.

(Ils remontent ensemble.)

Mme PARFAIT.

J'espère qu'il n'oubliera pas qu'il me doit une revanche.

PARFAIT, bas à sa femme.

Ma chère amie nous arrivons à peine.

CÉSARINE, bas à Adèle.

Te garderons-nous long-temps ce soir?

ADÈLE, bas.

Pour peu que ma tante trouve une table de lansquenet nous resterons jusqu'au jour.

CÉSARINE, bas.

Dans le salon bleu.

ADÈLE, bas à sa tante.

Les tables de jeu sont dans le petit salon.

Mme PARFAIT.

Voyez comme on arrive. N'est-il pas à propos de nous montrer un peu, mon ami?

(Elle remonte).

TOUS.

AIR: Fragment du 3e acte de Fra-Diavolo.

Voyez, déjà la foule abonde,
La maîtresse de la maison
Ne peut, seule avec tant de monde
Faire les honneurs du salon;
Allons, allons la rejoindre au salon.

(Tous sortent, excepté Césarine.)

CÉSARINE, seule un moment.

Allons, voilà déjà M. de Billancourt qui a quitté M. Michel: il sera difficile de lui cacher

ce que nous voulons faire... Si du moins Léon était ici !.. mais non, Comment se fait-il qu'il ne soit pas rentré encore ? c'est étrange, et...

SCÈNE VI.

CÉSARINE, LÉON, entrant par une porte latérale.

CÉSARINE.

Ah ! vous voilà, Monsieur !

LÉON.

Césarine !.. Oui... j'arrive un peu tard.

CÉSARINE.

En effet... vous faire attendre, lorsqu'il y a ici quelqu'un qui est si impatient de vous voir ?

LÉON.

Qui donc ?

CÉSARINE.

M. Michel. Fi ! que c'est vilain ! et que ces garçons sont heureux ! Vous verrez qu'il en sera quitte pour une légère réprimande. Je vous préviens cependant que je suis tout-à-fait de l'avis de maman, et que je n'aime pas plus qu'elle ces dîners qui se prolongent jusqu'à dix ou onze heures du soir. On sait très-bien ce qui s'y passe; et.... Mais mon Dieu ! comme tu es pâle !

LÉON.

Ce n'est rien.

CÉSARINE.

Tu as joué !

LÉON.

Non.

CÉSARINE.

Tu as perdu !

LÉON.

Je t'assure.

CÉSARINE.

Perdu !

LÉON.

Ce que j'avais sur moi seulement.

CÉSARINE.

Joué ! perdu ! encore. Ah ! je te disais bien ce matin !

LÉON.

Quelqu'un !

CÉSARINE.

Je l'avais prévu.

LÉON.

On vient ! silence !

CÉSARINE.

Oui ! oui ! Oh ! si maman le savait !

LÉON.

AIR : Madeleine. (Loïsa Puget.)

Ma mère
Est si sévère !
Obtiendrai-je un pardon?

CÉSARINE.

Que ta faute, ô mon frère,
Te serve de leçon;
Pour qu'à son indulgence
Je puisse sans rougir,
A défaut d'innocence,
Offrir ton repentir !

SCÈNE VII.

LES MEMES, ADÈLE.

ADÈLE, avec joie.

Me voilà ! ma tante s'est dirigée vers les tables de jeu, malgré les efforts de mon pauvre oncle pour l'en empêcher. Nous allons pouvoir jouir du bal tout à notre aise. Ah ! M. Léon, je compte sur vous pour occuper ma tante au lansquenet ; vous ne dansez presque jamais, vous, vous êtes déjà si raisonnable ! Mais vous la retenez au jeu, et c'est bien gentil de votre part.

CÉSARINE.

Oh ! quelle réputation tu fais à ce pauvre Léon !

ADÈLE.

Mais ne sait-on pas qu'il n'agit ainsi que par complaisance ? Certes, ça ne doit pas l'amuser plus que ça ne m'amuserait ! moi je suis comme mon oncle, je ne comprends pas quel attrait peuvent avoir des cartes. Toi, c'est différent, tu es joueuse.

CÉSARINE.

Eh bien ! nous te donnerons un démenti; ce soir, nous n'approcherons pas d'une table de jeu, n'est-ce pas, Léon? (Elle serre mystérieusement la main à son frère.)

LÉON.

Non... je ne vous quitterai pas, je vous le promets.

CÉSARINE.

C'est çà... tu nous feras vis-à-vis.

AIR : des Jolis petits yeux bleus.

Tu te dois au bal,
Manquer au signal,
Serait déloyal;
Le bal est un songe
Dont le bruit
Ravit,
Enivre, étourdit.
Ah ! qu'il se prolonge
Même après la nuit !
A nous la fête et son ivresse,
A nous toilette, éclat, plaisirs;
Que le jeu reste à la vieillesse,
Laissons-lui ses derniers loisirs.

ENSEMBLE.

Tu te dois au bal,
On se doit au bal, etc.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, M. et Mme PARFAIT, BILLANCOURT, plusieurs invités.

(On commence à entendre la musique dans les salons.)

PARFAIT.

Il est à peine onze heures,

Mme PARFAIT.

Je vous répète que je veux m'en aller.

ADÈLE, bas.

Ah! mon Dieu! ma tante n'aura pas trouvé de place au jeu.

PARFAIT.

Mais, permettez-moi...

Mme PARFAIT.

Rien. Je suis souffrante... d'ailleurs, ce bal est d'un triste...

PARFAIT.

Triste parce qu'on y danse? que l'on n'y joue pas assez?

Mme PARFAIT.

Tout le monde s'en plaint, Monsieur.

PARFAIT.

Pas moi! C'est une chose révoltante : dans les cafés, dans les restaurans, dans les salons... partout le lansquenet, partout le jeu.

BILLANCOURT, entrant avec des laquais.

Le jeu?,, passion funeste... la plus dangereuse de toutes... (Aux laquais.) Placez des tables ici... et dans la pièce à côté.

CÉSARINE.

Maman avait défendu...

LÉON.

Je vais la prévenir et tâcher de rejoindre M. Michel.

BILLANCOURT, aux invités.

C'était un oubli.

(Après que les tables sont placées à droite et à gauche, les invités se placent autour, et deux parties s'organisent. La plus grande table à droite est celle où se place Mme Parfait.)

PARFAIT, à sa femme.

Vous savez? je suis à vos ordres.

Mme PARFAIT, allant s'asseoir à une table.

Oui... certainement... je sais.

PARFAIT.

Vous êtes souffrante.

Mme PARFAIT.

Celà va mieux.

ADÈLE, avec joie.

J'en étais bien sûre.

PARFAIT, impatienté.

Je ne comprends pas que l'on risque seulement un louis sur une carte.

Mme PARFAIT.

Vous risquez bien des billets de mille francs sur de simples promesses d'actions de chemin de fer.

PARFAIT.

Si l'on peut comparer des opérations nationales avec,,,

BILLANCOURT.

Eh! eh! il y a bien quelque analogie!

AIR : Je n'ai pas vu ces bosquets de laurier.

Tous ces coupons, le fait est positif,
Ces actions qu'à la bourse on dévore,
Rappellent un jeu plus naïf,
Petit bonhomme vit encore.
L'action court de boursiers en boursiers,
Tant que du feu l'ardeur n'est point calmée;
Mais s'il s'éteint, gare aux derniers,
Qui dans leurs mains garderont ces papiers;
Ils n'auront plus que la fumée,
Les doigts brûlés, et la fumée!

ADÈLE, à Césarine.

Dis-moi : est-il ici, ce soir?

CÉSARINE.

Qui donc?

ADÈLE.

Ce jeune homme dont tu m'as parlé... que tu as rencontré au bal.

CÉSARINE.

Chût! pas si haut!

ADÈLE.

Tu me le montreras?

BILLANCOURT.

L'orchestre, messieurs. (On entend une ritournelle.)

ADÈLE, avec joie.

Une polka!

BILLANCOURT, allant prendre la main d'Adèle.

Mademoiselle... (Adèle paraît surprise et rit.) Oui avec moi... Je veux essayer de la polka?

CÉSARINE, à un monsieur qui vient à elle.

Avec plaisir.

PARFAIT, arrêtant Billancourt.

Mon cher ami, je vous en prie, faites plutôt danser ma femme.

BILLANCOURT.

Elle est occupée.

PARFAIT.

Pas encore.

ADÈLE.

Pardon... ma tante cause... avec le général.

BILLANCOURT.

Je suis sûr qu'elle lui raconte mon histoire... (Aux personnes qui sont à la table de Mme Parfait, et qui rient.) N'est-ce pas que c'est joli? Eh! eh! eh!

ADÈLE.

Mais nous n'arriverons pas à temps.

BILLANCOURT.

Voilà. C'est ravissant... Eh! eh! en place!

(Au moment où il sort avec Adèle qui l'entraîne, il est heurté par deux individus qui entrent en polkant et chantant. L'orchestre exécute une polka.)

La Polka,
Qu'on nous inculqua;
Est la merveille....

BILLANCOURT.

Oh!

(Il disparaît.)

SCÈNE IX.

M. et Mme PARFAIT, TIVOLI, ALBERT, INVITÉS. (Debout ou aux tables de jeu.)

TIVOLI, sans interrompre sa danse.

Ne faites pas attention... Tivoli, répétiteur de droit romain, français, étranger, et autres droits superbes... tous les soirs, à l'estaminet du Phénix... rue Saint-Jacques, quartier Choknosophe.

PARFAIT, se retournant.

Hein? qu'est-ce que c'est que çà?

ALBERT, que Tivoli entraîne toujours en dansant.

Ce n'est pas ici.

TIVOLI.

5 francs.. 10 francs... banquo... Je tiens tout.

ALBERT.

Mais ce n'est pas ici.

TIVOLI, toujours à mi-voix.

Hein? ce n'est pas ici?

(Ils continuent à danser sur place, tout en parlant.)

ALBERT.

Mais non.

TIVOLI.

Ah! bah!

ALBERT.

Tu t'es trompé d'étage.

TIVOLI.

Pas possible!

ALBERT.

Je te disais bien...

TIVOLI.

Ah! ce n'est pas ici?.. Il faut s'en aller.

ALBERT.

Lâche-moi donc! on nous regarde.

TIVOLI.

Raison de plus... tourne toujours... on ne nous reconnaîtra pas.

ALBERT.

Mais je te dis...

TIVOLI.

Nous trouverons peut-être une porte... (Haut.) Ne faites pas attention... c'est Rivoli... la Polka!.. Oh! (Pendant toute cette entrée des jeunes gens l'orchestre continue à jouer une polka. Tivoli et Albert dansent tout en parlant, ils ne s'arrêtent qu'après avoir heurté M. Parfait.) Monsieur, je vous présente mes hommages. (Bas à Albert.) En voilà une entrée.

ALBERT, bas.

Je ne sais où me fourrer!

TIVOLI, bas.

Et moi donc?.. Si tu crois que je suis à mon aise!

PARFAIT, à lui-même.

Qu'est-ce que c'est que ces gens-là?.. (Haut.) Vous paraissez gai, Monsieur?

TIVOLI.

Monsieur... je ne suis pas triste.

ALBERT.

Non, en effet... et vous nous voyez honteux... Mon ami a des accès de gaîté... assez déplacés quelquefois.

TIVOLI, bas.

Merci! (Haut.) D'ailleurs, on m'a recommandé l'exercice. Vous comprenez... quand on sort de prison...

(Albert lui pousse le coude.)

PARFAIT.

Hein? de prison?

TIVOLI.

Non... c'est une manière de parler...

ALBERT.

Mon ami veut dire qu'il est resté enfermé cinq jours.

PARFAIT.

Volontairement?

TIVOLI.

Prenez-le comme ça... pour n'avoir pas mon-

té ma garde... Il parait que je ne l'avais pas montée... ça s'oublie... mais on devrait prévenir.

PARFAIT.

Plait-il ? votre garde ?.. (Il jette un coup d'œil d'intelligence du côté de Mme Parfait, qui prête l'oreille, ainsi que ceux qui jouent avec elle.) Est-ce que par hasard ça aurait du rapport avec...

TIVOLI, vivement.

Pas du tout... pas le moindre... (A Mme Parfait et aux autres.) Ne vous dérangez pas, je vous prie... (A part.) Que diable ont-ils ? (Haut.) Je voulais dire seulement que lorsque j'entends la musique, moi, ça me transporte.

PARFAIT.

Le fait est que l'orchestre est excellent.

ALBERT.

Oui... on croirait du dehors qu'il y en a deux.

PARFAIT.

Ce n'est pas surprenant : on danse en effet au-dessus.

TIVOLI.

Ah ! au-dessus ! c'est au-dessus ? ça m'explique tout.

PARFAIT.

Au quatrième.

ALBERT, bas.

Et nous sommes au second.

PARFAIT.

Un bal d'étudians.

ALBERT, bas.

Le nôtre.

TIVOLI.

Ça doit être bien mal composé.

ALBERT.

J'ai envie d'aller voir.

PARFAIT.

Sans être invité ?

TIVOLI.

Monsieur a raison, cher ami : on ne se présente jamais quelque part sans être invité.

ALBERT, bas.

Qu'est-ce que tu dis?

TIVOLI.

Jamais. (A Parfait.) Vous êtes invité ici, vous ?.. (A Albert.) Tu vois bien... Monsieur l'est... il faut être invité.

PARFAIT.

Ou connu.

TIVOLI.

Encore... invité ou connu !

ALBERT, bas.

Je suis sûr qu'il va nous faire quelque question.

TIVOLI.

Où est donc ce cher Lemoine ?

ALBERT, à part.

Que dit-il? (Bas.) Mais tu ne connais pas de Lemoine.

TIVOLI, bas.

Laisse donc. Il doit y en avoir ici... c'est comme les Lefèvre, çà... 264, d'après l'*Almanach du Commerce*.

PARFAIT.

M. Lemoine ? l'agent de change ?

TIVOLI, bas.

Vois-tu ?

PARFAIT.

Je l'ai laissé, tout-à-l'heure, avec Mme de Savenay.

TIVOLI.

Ça me fait bien plaisir... Mme de Savenay... oui... attendez donc...

PARFAIT.

Chez qui nous sommes.

TIVOLI.

C'est çà... nous sommes chez Mme de Savenay... (Poussant Albert devant lui.) Mon ami la connaît beaucoup. (Bas à Albert.) Dis donc... à ton tour... moi, je m'en vais.

ALBERT, bas.

Mais pas du tout... (Haut.) Oh ! je la connais... certainement... oui... autrefois... pendant l'émigration, une ancienne famille... (A part.) Je ne sais pas ce que je dis.

PARFAIT.

Comment ! pendant l'émigration ?

Mme PARFAIT.

Le sixième huit... Il en était passé cinq, j'en appelle à la galerie.

TIVOLI.

Cinq, c'est parfaitement exact... je les ai comptés... ce jeu m'intéresse vivement.

ALBERT, à part.

Eh bien ! il me laisse là ?

Mme PARFAIT, à Tivoli.

Vraiment? mais, Monsieur, voilà une place.

TIVOLI, à part.

Bien obligé. (Haut.) Non... je vous rends grâce.

Mme PARFAIT, montrant un joueur qui se lève.

Monsieur se retire, ainsi...

TIVOLI, à part.

Diable ! mais me voilà pris, moi ! (Haut.) Pardon... Permettez...

(On insiste auprès de lui.)

PARFAIT, à Albert.

D'anciennes relation... c'est peut-être à l'époque...

ALBERT.

Probablement... Mais, pardon... je suis invité... je veux dire, j'ai invité quelqu'un pour la prochaine contredanse... et je craindrais, en restant plus long-temps... (Regardant Tivoli, assis à la table, qui lui fait des signes.) Ma foi ! il se tirera de là comme il pourra.

TIVOLI.

Dis-donc, cher ami...

ALBERT.

Bonne chance !

PARFAIT, à part.

Ce jeune homme a une conversation bien décousue.

SCÈNE X.

LES MÊMES, CÉSARINE.

CÉSARINE.

Deux mille francs produits par notre quête, et M. Michel ne se doute de rien... ni Léon non plus... Je n'ai pas eu le temps de lui dire... venez donc M. Parfait... je vous cherche pour vous remettre... (Apercevant Albert.) Ah !

(Elle a remis à Parfait un petit carnet.)

ALBERT, la reconnaissant.

Grand Dieu !

CÉSARINE, à part.

C'est lui !

ALBERT.

Elle ici !

Mme PARFAIT, au jeu, parlant à Tivoli.

Pour vous.

TIVOLI.

Madame a perdu.

Mme PARFAIT, à son mari.

Mon ami, prêtez-moi donc 500 francs.

PARFAIT.

Hein ? plaît-il ? Voilà déjà que ça commence.

TIVOLI, bas, à Albert.

Dis donc, ne t'impatiente pas, ça va être fini.

ALBERT, bas, à Tivoli.

Ah ! mon ami, elle est ici ! la voilà !

TIVOLI, bas, à Albert.

Qui donc ?

ALBERT, bas à Tivoli.

Elle !

TIVOLI, bas, à Albert.

Ah ! bah ! c'est... Tu sais, je n'ai que cent sous.

(Albert et Césarine se saluent.)

CÉSARINE, à part.

Il était invité ! Et maman qui prétendait ne pas le connaître assez... elle a voulu me faire une surprise.

ALBERT, à part.

Elle est probablement étonnée de me trouver ici.

TIVOLI, aux joueurs.

Il y a six louis.

Mme PARFAIT, à Tivoli.

Un troisième coup, Monsieur ? c'est imprudent...

PARFAIT.

C'est très imprudent.

TIVOLI, à Mme Parfait.

J'ai l'habitude de passer cinq fois, (A Albert.) n'est-ce pas, cher ami ?

(Albert et Césarine sont placés pendant cette scène au milieu du théâtre entre les deux tables de jeu.)

ALBERT, à Césarine.

Il y a de singulières circonstances dans la vie, Mademoiselle... et vous ne vous attendiez probablement pas à me voir dans cette maison.

CÉSARINE, à Albert.

Non, Monsieur.

ALBERT, à part.

Ça ne me surprend pas. (Haut.) Moi-même, quand je m'y suis présenté... J'y viens pour la première fois.

CÉSARINE.

Je sais... oui, Monsieur.

ALBERT, à part.

Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'elle m'a vu entrer ? (Haut.) Je ne crois pas avoir eu encore, de la soirée, le bonheur de vous rencontrer ?

CÉSARINE.

Non, Monsieur... j'ignorais...

ALBERT, à part.

Je respire.

TIVOLI, ramassant l'argent qui est sur la table.

Vous voyez ? Ça me connaît ?

Mme PARFAIT, à Tivoli.

Ce côté est heureux, Monsieur.

TIVOLI.

Si Madame veut prendre ma place.

PARFAIT, à sa femme.

Je crois que vous ferez bien.

(Tivoli et Mme Parfait changent de place.)

ALBERT, à Césarine.

Il m'eût été difficile de passer auprès de vous sans vous remarquer.

CÉSARINE.

Oh! nous nous sommes si peu vus, Monsieur... une fois ou deux, je crois, dans le monde. (A part.) Je voudrais pourtant bien apprendre comment il se nomme. (Haut.) Nous sommes tout-à-fait inconnus l'un à l'autre... encore avez-vous sur moi l'avantage de savoir au moins chez qui vous êtes.

ALBERT.

Oui... oh! quant à ça... je le sais parfaitement. (A part.) Je crois que j'ai oublié le nom.

CÉSARINE.

Tandis que moi...

ALBERT.

Vous n'en savez rien?

CÉSARINE.

Comment?

ALBERT, enchanté.

Oui... vous ne savez pas non plus... Oh! c'est incroyable.

CÉSARINE.

Que voulez-vous dire?

ALBERT.

Que vous ne sachiez pas...

CÉSARINE.

Quoi donc?

ALBERT.

Chez qui nous... ça me revient... nous sommes chez Mme de Savenay.

CÉSARINE.

Eh! bien! sans doute!

ALBERT, un peu déconcerté.

Sans doute...oui... j'ai cru, que vous ignoriez...

CÉSARINE.

Cela?

ALBERT, s'embrouillant de plus en plus.

Non... que vous ne saviez pas...

CÉSARINE.

Chez qui...

ALBERT.

Que vous aviez oublié...

CÉSARINE.

Le nom...

ALBERT.

Voilà.

CÉSARINE.

De maman?

ALBERT.

Hein! de votre... c'est votre... Ah! mon Dieu!

CÉSARINE, riant.

Le nom de maman?

ALBERT, s'efforçant de rire aussi.

Oui... de votre... Ah! c'est d'un bête... ah! ah! (On entend la musique.) Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur d'accepter ma main pour la contredanse?

CÉSARINE.

Monsieur...

ALBERT.

Non, je vous en conjure... ça me sera excessivement agréable.

CÉSARINE.

Je ne sais...

ALBERT.

Excessivement... et vous entendez... le signal... la musique...

CÉSARINE, à part.

Ah! mon Dieu! mais il est très gauche.

ALBERT.

Nous n'avons que le temps... parce que... vous comprenez... (A part.) Je crois que je vais m'évanouir.

(Il prend la main de Césarine et la conduit dans le grand salon.)

TIVOLI.

Un louis.

Mme PARFAIT.

Banquo.

PARFAIT.

La voilà partie!... je vais danser aussi.

(Fausse sortie.)

Mme PARFAIT, à son mari.

Mon ami, avant de vous en aller, prêtez-moi donc 500 francs.

PARFAIT, revenant sur ses pas.

Je n'ai pas pu l'esquiver.

TIVOLI, ramassant l'argent.

Pour moi.

PARFAIT.

C'est pour Monsieur.

TIVOLI.

C'est unique, hein?

PARFAIT, s'efforçant de rire.

Oui, c'est toujours pour vous.

TIVOLI.

Deux louis.

Mme PARFAIT.

Banquo.

PARFAIT.

Ah ! si vous faites toujours banquo, pardieu !

TIVOLI, tenant les cartes.

Je demande un huit... voilà.

PARFAIT, s'efforçant de rire.

Il y est.

TIVOLI.

Il y est !.. quatre louis.

Mme PARFAIT.

Banquo.

PARFAIT.

Banquo ! elle n'en démordra pas.

TIVOLI, tenant toujours les cartes.

Neuf... neuf... neuf...

PARFAIT.

Ça n'a pas été long.

TIVOLI.

C'est ce qui fait le charme de ce jeu-là, Monsieur ! Huit louis.

Mme PARFAIT.

Banquo.

PARFAIT.

C'est un parti pris... tout y passera... je vais prendre mes précautions.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LÉON.

LÉON.

J'ai revu ce bon M. Michel. Toujours le même ! Je croyais Césarine ici !

PARFAIT, à Léon.

Mon ami, faites-moi donc l'amitié de garder cet argent... (Il lui remet le carnet de Césarine.) C'est à votre sœur. (A part.) Ce sera toujours autant de sauvé.

TIVOLI, tenant les cartes.

J'ai besoin d'un dix... dix de trèfle... argent !

PARFAIT.

Il prend l'argent !..

LÉON.

En effet... j'ai entendu dire qu'une personne ici, jouait avec un bonheur...

PARFAIT.

Ce n'est pas ma femme !..

TIVOLI.

Seize louis.

Mme PARFAIT.

Banquo.

PARFAIT, à Léon.

Elle fait banquo, ma femme !

TIVOLI.

J'attends un as.

PARFAIT.

Il n'y en a plus...

TIVOLI.

Pardon... l'as de carreau... le voici.

PARFAIT, à lui-même.

Ah çà ! mais il les connaît !

TIVOLI.

Trente deux louis.

Mme PARFAIT.

Banquo.

PARFAIT, furieux.

C'est indécent !...

Mme PARFAIT.

Voilà huit fois que vous passez, Monsieur...

PARFAIT.

Huit fois !...

TIVOLI.

Vous croyez ?... Pour moi... dame de cœur.. une blonde... pour vous... (Tirant les cartes.) C'est pour moi....

Mme PARFAIT.

Neuf fois de suite !

PARFAIT.

Neuf.

TIVOLI.

Huit... et une... c'est juste... Soixante-quatre louis !...

PARFAIT.

Ah ! pour le coup !...

Mme PARFAIT.

Mon ami, prêtez-moi donc...

PARFAIT.

Oui... je vais chercher mon chapeau.

(Il sort vivement.)

Mme PARFAIT.

Un moment !... quinze louis.

UN JOUEUR.

Quinze.

UN AUTRE JOUEUR.

Trente-quatre.

TIVOLI.

Le jeu est fait. (Taillant.) Roi de carreau... un homme de la campagne... dix de pique... à la nuit... Roi de cœur... je ramasse...

(Les personnes qui jouaient à l'autre table se sont approchées de celle-ci.)

Mme PARFAIT.

Dix fois.

TIVOLI.

C'est une veine! Cent vingt-huit louis.

Mme PARFAIT, se levant aussi.

Où est mon mari?... Huit...

UN JOUEUR.

Vingt.

Mme PARFAIT.

Il reste....

TIVOLI.

Cent... cent louis, Messieurs.

Mme PARFAIT.

Eh bien, personne ?... Mais jouez donc Messieurs... il est impossible que cette fois...

LÉON, avec hésitation.

En effet, il est impossible.

TIVOLI.

Eh bien, personne ?..

LÉON, s'élançant à la table.

Si.... moi je les tiens !

UN JOUEUR.

Vous ?

Mme PARFAIT.

C'est dit.

(Tout le monde est penché sur la table, plusieurs personnes sont accourus de divers salons et font cercle.)

TIVOLI.

Le jeu est fait... un... trois... un neuf... un trois !...

LÉON.

Perdu !

Mme PARFAIT.

Encore !

(Tout le monde est stupéfait, chacun s'est retiré de la table).

SCÈNE XII.

LES MÊMES Mme DE SAVENAY, CÉSARINE, puis PARFAIT, ADÈLE, ensuite BILLANCOURT.

MORCEAU.

Musique nouvelle de M. Nargeot

TOUS LES JOUEURS.

Ah ! c'est étrange !
Un tel joueur,
Dont jamais la veine ne change,
Quel surprenant bonheur!

LÉON, apercevant sa mère qui entre avec Césarine.

C'est ma mère!

CÉSARINE, regardant Léon.

Il se trouble !

Mme DE SAVENAY, s'adressant aux joueurs.

Est-ce vraiment croyable

Et d'or et de billets on couvre cette table!
Un pareil jeu... chez moi, je ne le permet pas.

PARFAIT, entrant, à sa femme.

Venez, venez, ma chère,
Donnez-moi votre bras,
La voiture est en bas.

Mme PARFAIT.

Quoi nous partons déjà ?

ADÈLE, entrant.

Sitôt qu'au vestiaire
Se seront retrouvés
Les chapeaux, les manteaux, qui sont tous enlevés.

TOUT LE MONDE.

Enlevés.., enlevés !... Quelle audace infinie!

Mme DE SAVENAY.

Chez moi c'est impossible!

PARFAIT.

Ah ! Léon je vous prie,
Rendez-moi cet argent que je vous ai remis.

LÉON, agité.

Quoi ! cet argent, c'était...

CÉSARINE, à part regardant Léon.

Quel soupçon je frémis !..

TIVOLI.

Quoi ! du champ de bataille on me laisse le maître!
Personne ici ne veut sa revanche... et l'argent
Que je vous ai gagné si triomphalement
A la caisse d'épargne il faudra donc le mettre?

Mme DE SAVENAY, regardant Tivoli avec étonnement.

Quel est ce Monsieur là, qui fait tant de fracas?

Mme PARFAIT, à Mme de Savenay.

Nul ne le sait ici, son nom est un problème
Et nous voulions vous le demander même,
Car invité par vous....

Mme DE SAVENAY.

Je ne le connais pas.

TOUS.

Quelle surprise,
Dans un salon
Le seul que le sort favorise,
On ne sait pas son nom,

PARFAIT, bas à Billancourt qui entre.

Ah! Billancourt... vous nous direz peut-être....

(Montrant Tivoli.)

Monsieur est-il connu de vous ?

BILLANCOURT, regardant Tivoli.

Grand Dieu !

Mme DE SAVENAY.

Quoi donc?

Mme PARFAIT.

Eh bien?

BILLANCOURT.

Je crois le reconnaître!

TOUS, étonnés.

Il le connaît ?

Mme PARFAIT, à Billancourt,

Parlez !

BILLANCOURT.

Ensemble laissez-nous !

(Sur un signe de Mme de Savenay, tout le monde se retire, pour laisser Tivoli seul avec Billancourt.)

TOUS, à mi-voix.

Laissons-le faire
Et l'on verra
Que le mystère
S'éclaircira.

(Tous sortent, excepté Tivoli et Billancourt.)

SCÈNE XIII.

BILLANCOURT, TIVOLI.

(On ferme les portes du fond.)

BILLANCOURT, à part.

C'est parfaitement lui.

TIVOLI, saluant.

Monsieur...

BILLANCOURT, radieux.

Je ne m'attendais pas à vous trouver ici, mon bon ami.

TIVOLI.

Ma foi ni moi non plus. (A part.) Je n'ai jamais vu ce gros homme-là.

BILLANCOURT.

Dites donc, nous sommes connu...

TIVOLI.

Qui çà ? nous deux ?..

BILLANCOURT.

Vous.

TIVOLI.

Ici ?

BILLANCOURT.

Oui.

TIVOLI.

Je ne crois pas.

BILLANCOURT.

Si fait... Ah ça! nous voulons donc nous faire pincer encore une fois ?

TIVOLI.

Plaît-il?

BILLANCOURT.

Nous sommes pincé!

TIVOLI.

Ah bah!... vous savez? Je ne comprends exactement rien à ce que vous dites!

BILLANCOURT.

Ça va vous venir.

TIVOLI.

Vous croyez ?

BILLANCOURT.

J'en suis sûr: je n'ai qu'une parole à prononcer, et ce qui vous semble inintelligible, vous paraîtra aussi clair... vous saisirez tout de suite, dès que vous aurez le mot...

TIVOLI.

C'est comme dans les charades, alors ?

BILLANCOURT.

Absolument. Je vais vous dire mon premier... Vous rappelez-vous la rue Cassette ?

TIVOLI.

Hein ?.. comment ?

BILLANCOURT.

Passons au second... no 29 ?

TIVOLI.

Mon aventure !

BILLANCOURT.

Il y a cinq jours...

TIVOLI.

Plus bas !..

BILLANCOURT.

A cinq heures du matin !

TIVOLI.

Plus bas ! de grâce ! si quelqu'un nous entendait! c'est excessivement grave, ça Monsieur.

BILLANCOURT, riant de plus en plus.

C'était donc vous?

TIVOLI.

C'était moi... Vous pouvez perdre une personne... bien intéressante sous tous les rapports... qui n'a jamais eu rien à se reprocher en

sa vie, Monsieur... qu'un instant d'imprudence, un seul! vous croirez ça si vous voulez... et encore elle l'a cruellement expié par les angoisses... Quelle position... sans ma présence d'esprit... obligé de me laissez arrêter...

BILLANCOURT.

Je sais.

TIVOLI.

A la place du mari... car il y a un mari, Monsieur.

BILLANCOURT, riant de plus en plus aussi.

Je sais.

TIVOLI, riant.

Il était en voyage, lui.

BILLANCOURT.

Je sais.

TIVOLI.

A la campagne...

BILLANCOURT.

Oui... c'est moi.

TIVOLI.

Hein?

BILLANCOURT.

C'est moi.

TIVOLI.

Ah! c'est vous qui êtes... c'est bien plus drôle.

BILLANCOURT.

Mais certainement.

TIVOLI, à part.

Il prend très bien ça!

BILLANCOURT.

Voilà pourquoi vous me voyez si bien instruit. Ma femme m'a tout conté.

TIVOLI.

C'est un ange!

BILLANCOURT.

Je sais qui vous êtes.

TIVOLI.

Tivoli.

BILLANCOURT.

Vous êtes un filon!

TIVOLI.

Hein?

BILLANCOURT.

Qui vous êtes introduit furtivement dans ma maison...

TIVOLI.

Permettez...

BILLANCOURT.

Dont la présence chez moi a causé à Mme de Billancourt une frayeur... elle à fait mettre des serrures partout...

TIVOLI.

Ah! c'est Madame qui a eu l'obligeance de vous dire... (A part.) Au fait, en songeant à l'embarras dans lequel elle a dû se trouver... Oui, mais le mien...

BILLANCOURT.

Ah! mon gaillard!

TIVOLI, à part.

Me voilà bien!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ALBERT.

ALBERT.

Enfin, je te trouve libre, et...

TIVOLI.

Tu arrives à propos... Permettez-moi de vous présenter mon ami.

BILLANCOURT.

Votre ami?.. Ah! c'est un...

TIVOLI.

Oui... c'en est un... un ami.

BILLANCOURT.

Comment! Monsieur est aussi?..

ALBERT.

Nous suivons la même carrière... (Tivoli étouffe une envie de rire). Seulement, il y est un peu plus ancien que moi.

BILLANCOURT.

Un élève?

TIVOLI.

C'est ça.

BILLANCOURT, à part.

Eh bien! il y met de la franchise! (Haut). Jeune homme, vous m'intéressez... Je suis sûr... quand vous aurez aussi passé par là... un an ou deux avec Monsieur... Je vais m'occuper de vous par la même occasion.

ALBERT, étonné.

De moi, Monsieur? mais je ne demande rien.

BILLANCOURT.

Je conçois... ça ne demande jamais... mais ça s'accorde volontiers. Je vous le ferai accorder...

ALBERT.

Pardon...

BILLANCOURT.

Vous pouvez être tranquille, je lui ferai accorder... avec vous, là-bas. Ah! c'est un élève!

AIR : de la valse de Giselle.

Attendez-moi je reviens tout de suite,
Ce que j'en fais c'est pour votre avenir.

Jeune insensé, vous vous lanciez trop vite,
Dans votre vol il faut vous retenir.

TIVOLI, à Billancourt.

Pour lui, Monsieur, que je vous remercie ;
Car, entre nous, c'est un grand étourneau,
Un sans souci, qui n'a mis de sa vie
Rien de côté, si ce n'est son chapeau.

BILLANCOURT.

Attendez-moi, etc., etc.

ENSEMBLE.

TIVOLI.

Nous attendons, mais revenez bien vite,
Quand d'un ami s'escompte l'avenir,
On se tourmente, enfin l'esprit s'agite,
Et l'on a peine, hélas, à se tenir.

ALBERT.

C'est un mystère et mon esprit s'agite.
A quel propos parle-t-il d'avenir ?
Ignore-t-il notre étrange conduite,
Enfin pourquoi veut-il me retenir?

SCÈNE XV.

TIVOLI, ALBERT.

ALBERT, après être resté quelques instans en face de Tivoli, qui finit par rire malgré lui.

Qu'est-ce que c'est que ce monsieur-là ?

TIVOLI.

Ce monsieur ?

ALBERT.

Oui... il te connaît ?

TIVOLI.

Beaucoup.

ALBERT.

Tant mieux ; car je t'avoue que je n'ai jamais senti, comme en ce moment, toute l'inconvenance de notre conduite. Tout à l'heure, en traversant les salons, j'étais au supplice, il me semblait que les regards étaient fixés sur moi. Enfin, puisque tu peux te recommander de quelqu'un... de ce monsieur...

TIVOLI, avec aplomb.

Oui... oh ! nous sommes très bien. (Changeant de ton et tranquillement.) Il nous prend pour des voleurs...

ALBERT.

Que dis-tu ?

TIVOLI, vivement.

C'est le mari.

ALBERT.

Le mari ?

TIVOLI.

De la rue Cassette.

ALBERT.

Tu l'as retrouvé ?

TIVOLI.

Sans l'avoir cherché, je t'en réponds.

ALBERT.

Mais quel rapport?... il est impossible qu'il pense...

TIVOLI.

Au contraire... Pour se tirer d'embarras... on lui a dit que j'étais... C'est très-ingénieux...

ALBERT.

Et tu m'as présenté à lui, toi ?

TIVOLI.

J'ai cru qu'il te serait agréable de faire sa connaissance... Un bon physique, hein ?

ALBERT.

Mais tu ne vois donc pas dans quelle situation cela nous met, nous étrangers, inconnus dans cette maison ?

TIVOLI.

C'est affreux !

ALBERT.

Moi surtout moi, à qui il peut en coûter l'avenir, le bonheur.

TIVOLI.

C'est surtout pour toi.

ALBERT.

Tu ne vois donc pas qu'un mot, un seul, nous livre en but aux soupçons.

TIVOLI.

C'est épouvantable !

ALBERT.

Eh bien ?

TIVOLI.

Eh bien ? que diable veux-tu que j'y fasse ?

ALBERT.

Ce que je veux ? c'est tout dire, tout avouer à l'instant, demander pardon... On nous l'accordera, peut-être, ou du moins en apprenant qui nous sommes, on verra...

TIVOLI.

Mon ami, tu vas gâter notre position.

ALBERT.

Elle est jolie. Oui je me nommerai à Mme de Saveuay... Le nom de mon père est assez connu...

TIVOLI.

Mme de Saveuay... une dame d'un certain âge... l'air distingué... tu sais?.. que tu as connue dans l'émigration.

ALBERT.

Je cours......

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, CÉSARINE, entrant par une porte latérale.

ALBERT.

Vous, Mademoiselle!

CÉSARINE, très émue.

Oui, Monsieur... je venais (A part.) O mon Dieu!.. je ne sais comment lui dire.

ALBERT.

Ah! c'est à vous d'abord que je dois expliquer...

CÉSARINE.

Rien, Monsieur...

ALBERT.

Si vous saviez...

CÉSARINE.

Oh! je n'ai pas besoin d'entendre... je vous crois... je ne sais dans quel but vous êtes venu... je ne le demande pas... mais certainement ce n'est pas celui... Seulement je pense que notre soirée finira de bonne heure...

TIVOLI, bas à Albert.

On nous met à la porte...

CÉSARINE.

Et avant que vous nous quittiez... que Monsieur nous quitte... je voudrais apprendre si ce soir... à cette table... il n'y avait pas, jouant contre lui... un jeune qui aurait perdu...

TIVOLI.

Deux mille francs.

CÉSARINE.

En billets.

TIVOLI.

Contenus.....

CÉSARINE.

Dans un souvenir.

TIVOLI.

Précisément.

CÉSARINE.

Ah!

ALBERT.

Qu'avez-vous?

(On entend fermer à clef une porte du fond.)

TIVOLI, bas.

Dis donc, on nous enferme.

CÉSARINE, vivement, en montrant une porte latérale.

Par là.

TIVOLI.

Je vous rends mille grâces. (A Albert.) Viens.

ALBERT, s'élançant par la porte de gauche.

Non, pas de ce côté. (A Césarine.) Je cours auprès de votre mère...

MICHEL, au dehors, et venant du grand salon.

Pardon... permettez... il faut absolument...

TIVOLI.

Mademoiselle... (A part.) Quel intérêt prend-elle à ce jeune homme?

(Il disparaît par la porte latérale de droite.)

SCÈNE XVII.

CÉSARINE; MICHEL, TIVOLI, caché.

CÉSARINE.

Ah M. Michel! c'est vous. Je ne m'étais pas trompée, il a joué.

MICHEL.

Eh! bien! oui... il a joué ce pauvre garçon... qu'est-ce que vous voulez? Il m'a avoué... il est pâle, agité, dans un état déplorable... il voulait partir.

CÉSARINE.

Mon frère! vous ne l'avez pas retenu?

MICHEL,

Si fait... par le bras.

TIVOLI, à part.

C'est son frère!

MICHEL.

Il m'a même donné sa parole qu'il viendrait me rejoindre ici quand il serait plus calme; je l'ai quitté parce que je voulais vous apprendre la cause... mais vous la savez: après tout c'est un petit malheur.

CÉSARINE.

Sans doute, si nous avions du temps devant nous: mais quand on apprendra... et on ne peut pas manquer de l'apprendre... Dès que M. Parfait réclamera de nouveau... Il est encore ici?

MICHEL.

Oui... il court toujours après son paletot... car il se passe ici des choses... il n'en reste plus un seul.

TIVOLI, à part.

Diable! mais c'est comme un fait exprès.

MICHEL.

Réclamera, disiez-vous, réclamer, quoi donc?

CÉSARINE.

L'argent que Léon... cet argent qu'il a joué... je peux vous dire ça, à vous, mon bon M. Michel... cet argent n'était pas à lui.

MICHEL.

Pas à lui !

TIVOLI, à part.

Aie.

CÉSARINE.

Il ne le savait pas... mais tout-à-l'heure, à l'instant, on peut lui demander...

MICHEL.

N'achevez pas ! mes jambes tremblent sous moi. Ah ! çà ! qu'est-ce qu'il a donc perdu?

CÉSARINE.

Deux mille francs.

MICHEL.

Les appointemens d'un professeur ! Mais ! qui est-ce qui à pu lui gagner deux mille francs ?

CÉSARINE.

Un de ces Messieurs...

MICHEL.

De ces aventuriers.

TIVOLI, à part.

Il nous arrange bien.

CÉSARINE.

M. Michel... vous êtes peut-être sévère...

MICHEL.

Sévère ? Il n'y a qu'un aventurier, je le répète, qui puisse... Il faut absolument le tirer de là.

CÉSARINE.

Par quel moyen ?

MICHEL.

Je n'en ai aucun... mais il faut le tirer de là... et pour commencer, empêcher Mme de Savenay d'être informée... et M. Parfait de retrouver son paletot... J'embrasserais de bon cœur celui qui le lui a enlevé. Allez.

CÉSARINE.

Mais vous...

MICHEL.

Moi, je reste...

CÉSARINE.

Pourquoi ?

MICHEL.

Pour attendre Léon... Est-ce qu'il ne faut pas... je verrai... je chercherai... je suis capable de tout.

(Césarine sort.)

SCÈNE XVIII.

MICHEL, TIVOLI.

TIVOLI, à part.

Il est seul, c'est le moment de nous réhabiliter... je sens que nous en avons besoin.

MICHEL.

Certainement je suis capable de tout... Je crois que je suis monté au point de...

(Il se trouve nez à nez avec Tivoli.)

TIVOLI.

Vous êtes comme moi, Monsieur! vous paraissez bien désœuvré au milieu de cette soirée ?

MICHEL, se contenant à peine.

Il vaut mieux paraître désœuvré dans un bal, Monsieur... que de s'asseoir à une table pour y faire...

TIVOLI.

Charlemagne ! c'est ce que vous voulez dire ?

MICHEL.

Je veux dire, Monsieur, que le jeu est une chose infâme...

TIVOLI.

Abominable...

MICHEL.

Une lèpre sociale.

TIVOLI.

C'est le mot.

MICHEL.

Un gouffre... l'effroi de tous les parens... qui tremblent à chaque instant de voir leurs fils tomber dans cet abîme.

TIVOLI.

A qui le dites-vous? Ah ! Monsieur ! les seuls pères de famille véritablement heureux...

MICHEL.

Quels sont-ils ?

TIVOLI.

Ceux qui n'ont pas d'enfans, Monsieur.

MICHEL.

Eh bien ! je n'en ai pas, moi, Monsieur,... et ça n'empêche pas que je ne sois révolté... et si j'étais gouvernement, je commencerais par défendre...

TIVOLI.

Quoi donc ?

MICHEL.

Le commerce des cartes.

TIVOLI.

Impossible... c'est lui qui les vend.

MICHEL, de plus en plus monté.

Je le défendrais, Monsieur...

TIVOLI.

Vous vous feriez un tort considérable.

MICHEL.

Et quand à ces joueurs de profession...

TIVOLI.

Oh ! ça...

MICHEL.

A ces gens qui vivent d'un honteux trafic...

TIVOLI.

Il y en a.

MICHEL.

Toutes les fois que j'en rencontre un, Monsieur, ma première pensée, ma plus grande joie, serait de le tenir... devant moi... face à face à une table... de lui gagner tout son argent... tout son or... de le renvoyer les poches vides... le cœur ulcéré... de le réduire à son tour à la misère... à l'hôpital...

TIVOLI.

Quelle drôle d'idée !

MICHEL.

Ce serait mon bonheur, Monsieur, ma consolation... c'est mon rêve...

TIVOLI.

Vous n'oseriez pas.

MICHEL.

Moi?

TIVOLI.

Vous.

MICHEL.

Je n'oserais pas... (Courant à la table.) Mais je vous dis que si...

TIVOLI.

Allons donc!

MICHEL, mettant au jeu.

Mais voilà dix francs.

TIVOLI, prenant les cartes.

A quel jeu?

MICHEL.

Mais ça m'est égal enco...!.. je n'en sais aucun.

TIVOLI.

Au lansquenet.

MICHEL.

Autant celui-là.

TIVOLI.

On joue tout à la fois, ça voussera plus commode.

MICHEL, un peu déconcerté.

Hein?

TIVOLI.

Pour vous... pour moi... voilà.

MICHEL.

Eh bien ?

TIVOLI.

Eh bien, c'est pour vous.

MICHEL, avec triomphe.

Ah! ah!.. (Naïvement.) Pourquoi ?

TIVOLI.

A cause de la carte. A vous... (Voyant que Michel veut retirer son jeu.) Laissez, (Nommant les cartes.) Roi... dame... deux pour vous.

MICHEL.

A cause de la dame ?

TIVOLI.

Et du valet.

MICHEL.

Il n'y est pas.

TIVOLI.

C'est pour ça: Laissez : on laisse toujours.

MICHEL.

Ah ! on doit finir par tout y laisser. !...

TIVOLI, taillant.

Roi... roi... valet.

MICHEL.

Valet ! il y est... j'ai perdu.

TIVOLI.

Vous avez gagné.

MICHEL.

Pourquoi ?

TIVOLI.

Parce qu'il a les jambes en l'air.

MICHEL.

Je n'y comprends absolument rien.

TIVOLI, à part.

Il n'a pas gagné un coup. (Haut.) Vous tenez toujours Monsieur ?

MICHEL.

Si je tiens Monsieur !.. tout... vous entendez !

TIVOLI.

Tout; vous vous animez, Monsieur.

MICHEL.

Mais, oui.

TIVOLI.

Vous me provoquez.

MICHEL.

Mais, oui.

TIVOLI.

Seize louis.

MICHEL.

Seize louis, dépêchons-nous... j'ai peur que quelqu'un... vous concevez... Si on entrait... (Il se lève, et va voir à la porte, puis reprend sa place.) Ah! bah! tant pis... je suis lancé.

TIVOLI taillant.

Moi aussi. Huit, huit. huit.

MICHEL.

Égalité! on recommence.

TIVOLI.

Quel âge avez-vous?

MICHEL.

65 ans.

TIVOLI.

J'en étais sûr : vous les paraissez: le coup est à vous.

MICHEL.

Pourquoi?

TIVOLI.

Quand il y a doute, c'est le plus âgé qui l'emporte.

MICHEL.

Ah! c'est le plus âgé? j'ai l'avantage? Nous allons voir, Monsieur....

TIVOLI.

Eh bien! oui, Monsieur. C'est vous qui le voulez, je continue.

MICHEL.

Je m'acharne.

TIVOLI.

Ne dites pas banquo!

MICHEL.

Pourquoi?

TIVOLI.

Vous me feriez perdre.

MICHEL.

Banquo.

TIVOLI.

Ça fait que c'est pour vous.

MICHEL.

Parce que j'ai dit?..... J'y suis à présent.

SCENE XIX.

LES MEMES, CÉSARINE.

CÉSARINE.

Ma mère sait tout, et, (Apercevant Michel à la table.) M. Michel!

TIVOLI.

Quel contre-temps!

MICHEL.

Oui... mon enfant... c'est moi... qui suis là... qui joue avec Monsieur.. Si vous saviez... Banquo... il ne faut jamais oublier ça... Une idée que j'ai eue... une inspiration; nous allons peut-être, pouvoir... Enfin, il ne faut jamais se flatter... Ne me troublez pas... je tiens tout... je double tout....

TIVOLI.

Je le sais, Monsieur, on connait votre témérité. (A part.) Comment faire à présent?

CÉSARINE.

Vous jouez avec Monsieur?... (A part.) Il est resté pour... Ah! mon Dieu! les soupçons qu'on avait seraient-ils fondés?

MICHEL.

Vous nous interrompez, mon enfant... allez... non, restez vous me conseillerez.

CÉSARINE, avec intention.

Moi? mais je ne sais pas le jeu.

TIVOLI, avec joie.

Vous ne le savez pas non plus?

MICHEL.

Je l'ai appris tout de suite.

TIVOLI.

Vous ne le... (Allant à Michel.) Monsieur vous abusez étrangement de la chance que vous avez.

MICHEL.

Oui, Monsieur.

TIVOLI.

Mais n'espérez pas que je me prête éternellement...

MICHEL.

Ah! je vous fais peur! ah! vous voudriez reculer à présent... mais je vous tiens... je vous écrase... Banquo... banquissimo... je n'y vas que comme ça... Allez donc!...

TIVOLI.

Cinquante louis.

CÉSARINE.

Que dit-il?

(Elle s'approche tout doucement de la table).

MICHEL.

Cinquante louis.

TIVOLI.

C'est le dernier coup, Monsieur!

MICHEL.

C'est le dernier!... Encore celui-là, mon Dieu! encore!... (Il se lève et va à l'autre table pour ne pas voir.)

TIVOLI, taillant.

Neuf, dix, neuf... perdu!

MICHEL.

Qui donc?

CÉSARINE, à Michel.

Vous, monsieur Michel!..

MICHEL.

Moi?

TIVOLI.

Mais au contraire... vous gagnez encore!

CÉSARINE, montrant les cartes à Tivoli.

Pourtant... voyez.

TIVOLI, bas à Césarine.

Vous disiez que vous ne connaissiez pas le jeu.

CÉSARINE, à Tivoli.

Ah! Monsieur! c'est donc exprès?

TIVOLI.

Mais oui... c'est exprès. (Allant à Michel qui est resté étourdi de l'autre côté du salon.) Eh bien! et votre argent! prenez donc votre argent...

MICHEL.

Hein? comment?

TIVOLI.

C'est à vous.

MICHEL.

C'est à moi?

TIVOLI.

C'est à vous.

MICHEL.

A nous!

CÉSARINE.

Léon.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, LÉON; puis Mme DE SAVENAY, ALBERT.

MICHEL, sautant au cou de Léon.

Mon ami! mon enfant! tiens les voilà!.. ils sont à toi! je te les rends! la joie, le bonheur... je ne peux plus parler. Mon pauvre enfant! (Il l'embrasse).

Mme DE SAVENAY, entrant, à Albert.

Ce n'est pas votre ami que j'accuse, Monsieur.

CÉSARINE.

Ma mère!

Mme DE SAVENAY.

Il ne savait pas... mais mon fils aurait perdu...

TIVOLI, ayant l'air de répondre.

C'est un monsieur en noir... M. Parfait? je crois que je l'ai vu tout à l'heure. (A Mme de Savenay.) Mille pardons, Madame... (A Albert.) Tu ne l'as pas rencontré?...

ALBERT.

Qui donc?

TIVOLI.

M. Parfait.

ALBERT, bas.

Mais je ne le connais pas, ni toi non plus.

TIVOLI, bas.

Laisse donc, je suis au mieux avec tout ce monde-là, moi.

Mme DE SAVENAY.

M. Parfait?

MICHEL.

Léon le cherchait.

CÉSARINE.

Pour lui remettre...

LÉON.

Une somme que j'ai entre les mains...

Mme DE SAVENAY.

Que tu as toujours, n'est-ce pas? tu l'as toujours?

LÉON.

Oui, ma mère.

Mme DE SAVENAY.

A la bonne heure... je disais aussi... Pardon, mon cher enfant. (Elle lui prend les mains.)

CÉSARINE, bas à Tivoli.

Ah! Monsieur, que de reconnaissance!..

TIVOLI, bas à Albert.

C'est moi qui ai arrangé tout ça.

ALBERT, à part.

Je n'y comprends rien.

Mme DE SAVENAY, à Tivoli.

Votre ami m'a tout raconté, Monsieur... j'aurais, convenez-en, quelques reproches à vous faire.

TIVOLI, bas à Albert.

Je t'avais bien dit que tu allais gâter notre position.

Mme DE SAVENAY.

Mais je préfère tout excuser.

TIVOLI.

C'est ce qu'il y a de mieux.

LÉON.

Quelle leçon !..

MICHEL.

Tâche d'en profiter, parce que vois-tu, mon pauvre enfant, lorsqu'on s'abandonne à cette passion-là...

TIVOLI.

C'est terrible.

MICHEL.

Pour peu que l'on ait eu une première fois de la chance...

TIVOLI.

Comme vous...

MICHEL.

Taisez-vous donc ! ça vous anime... çà vous monte... j'ai peur de devenir joueur, moi...

TIVOLI.

Je ne vous le conseillerais pas.

SCÈNE XXI.

M. ET Mme PARFAIT, ADÈLE, BILLANCOURT, et toute la société.

CHOEUR.

AIR :

Grâce à notre vigilance
On en est quitte pour la peur
Enfin contre toute espérance
On vient de saisir le voleur.

PARFAIT, à Billancourt.

Puisque je vous dis qu'il est arrêté !..

BILLANCOURT.

Mon voleur ?

PARFAIT.

Non... le mien... celui des paletots.

Mme PARFAIT.

Votre homme de confiance.

Mme DE SAVENAY.

Que vous m'aviez donné.

BILLANCOURT.

Aristide !

PARFAIT.

Oui.

BILLANCOURT.

Comment ? c'est Aristide qui s'était permis....

PARFAIT.

De tout enlever... dans un fiacre...

BILLANCOURT.

Aristide !.. c'est la seconde fois que ça lui arrive.

PARFAIT.

C'est Aristide. Quand à ces Messieurs, sur le compte desquels j'avais de violens soupçons...

TIVOLI.

C'est flatteur.

PARFAIT.

Je dois dire que, sauf le jeu, où Monsieur a un bonheur tout particulier, je n'ai rien remarqué....

MICHEL.

Oh ! du bonheur... pas toujours !

TIVOLI.

En voilà un qui est fier de m'avoir gagné.

BILLANCOURT, à mi-voix.

C'est lui.

Mme PARFAIT.

Qui donc.

TIVOLI, bas.

Je vous prie de garder ça entre nous.

BILLANCOURT.

Mon homme de la garde nationale.

Mme PARFAIT.

Ah ! c'est Monsieur...

TIVOLI.

Bavard !

Mme DE SAVENAY, vivement à Mme Parfait.

De grâce !... soyez indulgente... comme moi... je pardonne et j'oublie...

ALBERT.

Ah ! Madame !..

ADÈLE, bas à Césarine.

J'espère qu'au prochain bal il sera invité ?

BILLANCOURT.

Je ne comprend pas qu'on les garde ici, par exemple.

TIVOLI, à Billancourt.

Ah ! ça, dites donc, à l'avenir, il faut songer à monter votre garde... Je ne pourrais plus vous servir de remplaçant... j'ai fini mon droit, je vais entrer chez un notaire.

BILLANCOURT.

C'est parfait.